

PRÉFACE

Les lettres de Tristane sont des bouteilles de tendresse jetées à la mer. Au milieu des flots de cynisme et de brutalité qui nous submergent, elles sont comme autant de petites bouées de sauvetage.

Tristane Banon, qui est aussi journaliste, témoigne de sentiments peu fréquents à notre époque, comme la délicatesse, la gentillesse, l'admiration parfois. De sa plume pleine de finesse, portée par sa voix à la fois fragile et limpide, Tristane nous raconte ses enthousiasmes, ses indignations, ses coups de cœur ou de foudre pour ceux à qui elle a choisi d'écrire.

On découvre autrement les destinataires de ces lettres. On croyait en connaître certains, mais on les voit différemment quand Tristane nous les dépeint, les redessinant de ses mots, de sa voix douce, de son regard bienveillant. J'ai ainsi découvert des artistes que je connaissais trop peu, comme l'auteur-compositeur Damien Saez, la chorégraphe Karine Orts-Briançon, les comédiennes Anne Charrier ou Karole Rocher, et bien d'autres talents.

Il est vrai que l'admiration et la bienveillance sont si rares sur les ondes qu'il est délicieux de se pencher avec curiosité sur le travail ou le talent d'autrui sans entendre grincer la critique et l'acidité, pour une fois. Car c'est bien cela que nous offre Tristane Banon dans ses lettres : un moment de paix et d'humanité, quelques notes d'enthousiasme et de passion, une pincée de tendresse...

On sent bien, en lisant ces lettres, que Tristane a connu une drôle d'enfance, qu'elle a eu affaire à la solitude, à l'abandon, à la tristesse, mais ce sont l'intelligence, la découverte et la gentillesse qui animent son style à chaque ligne.

Cela fait du bien.

Carla BRUNI

EXPLIQUER L'INEXPLICABLE...

Très tôt, mon pays m'a appris à m'insurger. Je l'ai parfois fait un peu tard, on a su me le faire remarquer. J'ai appris la Révolution française à l'école, l'importance de contester, de s'opposer, ne pas s'en laisser conter par les puissants, refuser l'ordre établi. C'est dans mon ADN. J'ai longtemps été fière de ça, ravie de voir que j'appartenais à une nation d'insoumis, prête à descendre dans la rue au moindre compromis que les puissants voudraient passer avec nos libertés. Jusque-là, tout allait bien. J'ai grandi avec le constat qu'on ne pouvait pas plaire à tout le monde, induit par les émissions tardives de Thierry Ardisson à la télévision. Les billets humoristiques les plus drôles qu'il m'ait été donné d'écouter à la radio ont toujours été des achèvements par le mot, fusillades verbales à double détente : j'en riais d'abord, j'en tirais une vision sans concession des cibles ensuite. Encore une fois, tout allait bien. Le Luron critiquait les gouvernants dans l'espoir de faire avancer les choses, Coluche achevait la classe politique avec le rêve fou qu'en naisse une nouvelle qui en aurait

eu, de la classe. On s’amusait parfois de Louis de Funès en imitant son phrasé avec bienveillance, il était parti depuis peu, on pouvait encore, et puis ça ne gâchait pas l’affection qu’on avait pour lui. Finalement, tout allait toujours bien.

Un jour, la crise a changé les choses. Un jour, la crise a tout changé. Il y a eu la crise du papier, la crise des médias, la crise tout court, aussi. C’est dans la difficulté qu’on reconnaît les vrais amis. Nous sommes en plein dedans. Il a fallu vendre, vendre à tout prix. Critiquer, tailler des costards, puis des tailleurs, encore des chemisiers bas de gamme, enfin des survêts, même, qu’importe, mais tailler, détruire à longueur de lignes des artistes qui ne le méritent pas toujours, des politiques qui ne le méritent pas toujours, des sujets d’actualité qui n’en méritent pas toujours tant. En 2011, beaucoup de choses ont changé pour moi, je n’y reviendrai pas, la vie a depuis repris son cours. Mais le monde est désormais séparé, dans ma tête, en deux gangs que tout oppose, comme il est divisé entre les gentils et les méchants dans les histoires pour enfants. Il y a aujourd’hui, dans ma vie, les courageux et les autres, tous les autres. J’ai entendu des amis me dire, droit dans les yeux : « *Un journaliste m’a appelé pour me poser des questions sur toi, j’ai dit que je préférerais ne pas répondre, tu comprends ? Je ne voulais pas de problème, et puis parfois on pense dire bien, et on porte préjudice.* » Je n’ai jamais vu que témoigner de l’estime puisse porter préjudice. Jamais. J’en déduis qu’il est des moments de la vie

où la bienveillance est une autre forme du courage.
Dont acte.

La crise s'installe aussi sûrement que les années dans la vie des gens, et avec elle le « bashing » médiatique devient la norme, comme la manifestation d'un instinct de survie, bouée négative censée aider le monde médiatique à maintenir la tête hors de l'eau. Voir le côté éclairé de la rue, quand celui-ci s'amenuise et que la part sombre des allées couvre le territoire, voir ce que nos personnalités contemporaines ont de beau et de solaire, au-delà des erreurs et des défauts, voilà sans doute la bataille ultra-moderne la plus anticonformiste, outrancière et révoltée qu'il m'ait été donné de livrer, bizarrement. Le paysage s'est peuplé de ces personnalités que l'on « aime détester », des grandes gueules ou juste des gens bêtes, des Nabilla, des Zemmour, des Caron, et des, et des, et des. Ils font des cartons d'audience autant qu'ils récoltent des cartons d'insultes, on ne les invite même que pour ça, pour faire le buzz, le plein de haine, ça défoule et on en redemande. Ils sont les destinataires de tout ce qui ne va plus dans une quotidienneté étouffante, assommante même, asphyxiée de dettes et de frustrations. La ménagère de moins de cinquante ans (qui n'est plus ménagère, passe souvent le seuil des cinquante ans sans encombre, et se trouve même parfois être un homme) va puiser ce que ses peurs quotidiennes dévoilent de plus noir en elle pour s'en décharger sur des Caron d'occasion. Parfois, Caron devient Zemmour, Hollande, Trierweiler ou Nabilla. Si la

ménagère (qui n'en est plus une, donc) ne sait pas où injurier, des journalistes seront là pour le lui indiquer, des caisses d'articles, de reportages, de chroniques, d'éditos et autres mouvements d'humeur qui lui désigneront la voie royale pour aller mieux en faisant mal. Je ne suis exempte de rien, Caron ou Nabilla sont de ceux qui ont parfois fait du bien à mes nerfs, « *on est une femme après tout* », disait Musset.

Quand on les aura bien essorés, quand on aura passé ces têtes de Turc médiatiques dans la moulinette à insultes du quotidien, quand on les aura écrasés de critiques acerbes à longueur de semaines, quand il n'en restera rien, alors on passera au suivant... Next !

Ce jour où j'ai proposé au directeur de la grille des programmes d'une radio parisienne de lire des déclarations d'amour à l'antenne, des déclarations d'amour en rimes, comme le faisaient les ménestrels du temps où la crise n'existait pas, ni même la radio d'ailleurs ; quand je lui ai dit que je pourrais « jouer » ces lectures au micro, je crois que ma blondeur relative a posé un voile innocent sur ce qui lui est apparu comme un projet totalement improbable et voué à l'échec.

Ça n'était pas grave, rien de tout ça n'était grave, dire que l'on aime ne devrait jamais être grave, tout au plus engageant, même si j'ai découvert, à l'usage, que c'était aussi terriblement risqué.

Enfant, je me souviens d'avoir entendu dire que pour tomber amoureux il fallait être prêt pour ça,

pire, être « prédisposé » à ça. J'avais douze ans, peut-être treize, ça m'a fait rire. Shakespeare a pourtant usé jusqu'à la moelle une œuvre entière à décortiquer cette chose-là : Roméo n'était-il pas épris de Rosaline la veille de sa passion déraisonnée pour Juliette ? Ce garçon transpirait le romantisme, il remontait par la gorge dans chacun de ses mots, Roméo était dans ce moment de la vie d'un jeune homme où l'amour dirige le monde et les actes, l'âge des « pour toujours » et des « à jamais », l'âge où tomber amoureux d'une Capulet est mortel pour un Montaigu.

Raconter un amour au micro par semaine, c'est un peu accepter que l'on sera Juliette pour une saison. Ça induit de chercher, chaque mercredi, une personne à aimer, à aimer vraiment. Ça implique aussi de l'aimer suffisamment pour décider de ne voir en elle que ce qu'elle a de beau et merveilleux, au-delà de la part mesquine, basse, et méprisable dont aucun de nous n'est exempt. Voir le côté ensoleillé de la rue.

Pour faire ces choix, j'ai d'abord décidé d'omettre ceux qui m'étaient trop proches. J'ai commencé ma première saison de chroniques de manière idéale, en séparant de façon clinique mes amours réelles de celles, fantasmées, que je vivais au micro. Ainsi je ne connaissais personnellement aucune des personnes auxquelles je m'adressais. C'était au début. Il y a eu depuis des entorses à ce règlement interne, puis des entorses à l'amour obligatoire, si bien que, à la fin, des morceaux critiques pimentaient la

soupe affective. Finalement, aimer à l'antenne c'est comme aimer dans la vie : au début on ne voit que les belles choses, puis on apprend à faire avec les autres, et c'est là qu'on mesure la force du sentiment. De même, à force de passion radiophonique, j'ai appris à lâcher prise au-dehors, et tout s'est compliqué, il a fallu réapprendre à faire confiance. Tout se complique toujours quand on tombe amoureux, j'ai désormais acquis la conviction qu'aimer était une lutte quotidienne entre le bien et le mal, un combat obscur et merveilleux entre ce que l'on a de plus beau et de plus laid. Dans ce livre, j'ai ajouté les lettres que je n'aurais jamais pu lire au micro, bien trop fragiles, pas assez costaudes pour affronter une table de mixage sans s'écraser violemment contre le mur du son. Ces lettres, je n'ai pas su les écrire en rimes, ni en rien d'autre, elles sont trop intimes pour souffrir d'être reformulées. J'entends d'ici ceux qui diront que l'intimité n'a rien à faire dans un livre, ils ont raison. C'est toute la complexité et l'incohérence de l'écriture, que ça soit celle de chansons, de films ou de livres. Leurs auteurs expliquent souvent ce qu'ils vivent d'inexplicable avec le désir absurde qu'on le reçoive pour ce que c'est, sans le questionner, sans même vouloir le détailler, et surtout, surtout, sans la nécessité de s'en justifier.

Ce livre raconte une saison d'amours radiophoniques « on » et « off ». Ce recueil est tout sauf une compilation, tout sauf un recueil, même.

EXPLIQUER L'INEXPLICABLE...

Finalement, ce livre est ce que je pouvais faire de plus imparfait à partir de quelque chose qui ressemblait, au départ, à une sincère volonté d'improbable perfection.

En d'autres termes, ce livre ressemble à l'amour, c'est un jeu dangereux qui m'a rendue heureuse et m'a fait mal, tout à la fois...

DAMIEN SAEZ

Les premières fois se doivent d'être marquantes. C'est leur vocation. C'est comme si existait, quelque part, dans le grand livre des règles de la vie, un commandement qui dirait comme une évidence que toute première fois est un baptême qui doit faire date. Parfois, ce précédent devient une catastrophe, et on ne l'oublie jamais. On trouve ça tendrement innocent avec le recul, alors que l'on a failli mourir de honte ou de colère sur l'instant. On envisage l'amorce de chaque événement de l'existence comme on attend, pour coucher la première fois, le garçon avec qui on fera sa vie. Ce n'est qu'après qu'on le découvre : c'était beaucoup de bruit pour rien, ou pas, mais, de toute façon, ça ne méritait vraiment pas d'en faire un monde. Les choses iront de fait bien plus naturellement à partir de là – et le garçon choisi ne tiendra pas toute la vie, d'ailleurs.

Pour ma première chronique, je veux le sujet parfait, entendons la personne parfaite, celle qui sera suffisamment dérangeante et décalée pour heurter l'auditeur juste ce qu'il faut, mais aussi rock'n'roll,

engagée, le tout dans le même sens que moi, ou du moins sur une route pas trop éloignée de la mienne, révoltée. Il sera l'instant zéro de ma saison, celui par lequel tout arrivera. Avouer mon admiration, dire que telle ou telle personne fait partie de mon panthéon personnel, cela revient à trouver, dans l'environnement des artistes qui font mon quotidien, ce qui me définit le mieux. Celui que je vais aimer, pour cette première, est pour moi et pour les autres celui qui se rapproche le plus de mon alpha et de mon oméga mental.

Damien Saez est mon paradoxe adoré. Il chante un rock français qui pourrait être celui d'un Baudelaire qui jouerait de la guitare. En lutte désarmée contre les médias, sa position fait de lui, étrangement, une bête médiatique, underground mais d'un art accessible, sombre et ténébreux sans être de ces talents dont le physique explique tout. Mais surtout, chacune de ses chansons, écrites à l'encre de ses révolutions personnelles, me fait maudire le Ciel de ne les avoir moi-même écrites. Depuis des années je suis sa groupie respectueuse, à plus de trente-cinq ans je ne compte plus les heures passées, dans le noir, la tête levée vers le ciel de mon salon et le casque sur les oreilles, à l'écouter comme si ma nuit en dépendait. Je ne l'ai jamais rencontré, jamais même vu en concert, je me suis contentée de passer des nuits entières avec lui, sans qu'il n'en sache rien, ou presque. Le presque tient à peu de chose, c'est un message envoyé et reçu, une bouée passée de mer à piscine, il dirait sans doute une bouteille de vodka dans une baignoire. À la radio

– sur celle qui m'accueille du moins –, diffuser du Damien Saez revient à faire un putsch auditif le temps d'une chronique. J'imagine déjà les sueurs tardives du programmateur musical de la station à l'écoute de mon billet, le café renversé du directeur, le rôle de l'auditeur incertain d'avoir bien réglé son poste puis, peut-être, le bonheur des quelques nouveaux convertis et, enfin, leur reconnaissance d'avoir ainsi découvert le futur compagnon de leurs soirs de cafard. Damien Saez a d'abord été un choix, ensuite une définition sonore de ce que j'étais, il est enfin devenu un concept radiophonique, et puis une revendication.

★

« Cher Damien Saez...

Tu ne le sais pas, mais c'est une vieille histoire entre nous. En même temps que toi, j'ai été jeune et con, on a tous été comme toi, juste pour t'entendre encore un peu chanter.

La télé n'a jamais su te voler à la scène et, si parfois tu y es passé, tu ne lui as jamais rien cédé. T'as le talent des naufragés du monde qu'ont raté le radeau de celle qui diffuse. T'es un poète Damien, tu ramasses les morceaux de société qui traînent dans les coins sales et tu en fais des choses inacceptables pour ceux qui n'écoutent pas ce chant-là, neuf albums dont deux triples, trois fois nominé aux Victoires, on peut te détester mais pas t'ignorer. Tes

refrains font le quotidien de la grande boule qu'on a tous au fond de la gorge, celle qui démange parfois la sensibilité des révoltés.

Pour te resituer à ceux qui ne t'ont pas suivi à la strophe, contrairement à moi qui ne t'ai pas lâché d'une rime, il y a eu cette affiche de concert dans toutes les stations du métro de Paname. C'était en 2010, tu montrais une femme nue et blonde dans un Caddie de supermarché. L'organisme de régulation de la publicité s'est insurgé, l'affiche fut censurée (je rappelle à qui veut l'entendre qu'on continue de montrer des femmes nues pour vendre des yaourts!).

Quand l'homme pointe les étoiles, le con regarde le doigt. Il m'est arrivé, dans ma vie, de n'être qu'un doigt, mais à plusieurs on devrait pouvoir remplir des mains entières. Tu chantais pourtant "J'accuse", le message était clair, mais les mots sombres, et tu sais que l'ombre fait peur à ceux qui sont aveuglés par la lumière.

Je fais des sauts dans le temps car le temps manque et moi j'en manque, de tes chansons, pourtant tu livres en *live* du chant engageant, toutes les grandes salles de métropole t'ont vu passer au printemps. Fin 2012 tu balançais un triple album, *Messina*, et je suis redevenue "*filles de la Renaissance sous le drapeau des libertaires*" pour toi. Tu rappelais au pays qu'il avait su mettre un roi à l'amende et prendre la Bastille pour rebâtir (avant de mettre la main sur la télécommande et de vendre des pastilles pour mieux

dormir), redisant ce qu'on savait : que les médias ne t'auraient pas et que, comme cinq fois, six fois, huit fois avant cela, la promo ne te ferait jamais la peau.

Il n'y a pas six mois, tu sortais ton dernier album en date, *Miami*. Alors je te le dis : viens le jouer ici, Damien, on fera l'Amérique à Paris. Ce studio, c'est pas de la promo et tu verras, on jouera pas les médias. Je suis un peu blonde et ils ont de gros moyens, à Radio France. Tu me crois pas mais tu verras, y'a un supermarché pas loin, on investira, on rameutera, un Caddie de Paris, je me mettrai dedans rien que pour t'écouter chanter...

Ici on ne voit pas que le doigt, et puis même qu'on ne parlera pas, si tu veux pas, les auditeurs adoreront, tu chanteras seulement. Viens Damien, allez viens... »